

LE JAPON AU-DELÀ DES CLICHÉS

*SELON Y. KOBAYASHI, PROFESSEUR EXTRAORDINAIRE AU CÉJUL,
LA SOCIÉTÉ JAPONAISE ÉVOLUE PLUS VITE QUE LES CLICHÉS
QUI S'Y ATTACHENT DANS L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL.*

Propos recueillis par Pascal Durand



Yoshihiko Kobayashi nourrit le projet de créer au Japon une association d'anciens de l'ULG.

A l'invitation du CÉJUL (Centre d'études japonaises de l'ULg), Yoshihiko Kobayashi, professeur à l'université Gakushuin de Tokyo, historien des idées et spécialiste de la littérature française du XVIII^e siècle, a animé d'octobre à novembre un séminaire d'introduction à la société japonaise contemporaine. Rencontre avec un ambassadeur de la culture nipponne, qui maîtrise parfaitement la langue de Voltaire et déplore l'engouement des Européens à l'égard de Mishima...

Liège Université : *Invité à familiariser nos étudiants avec la culture japonaise contemporaine, avez-vous rencontré, dans votre enseignement au CÉJUL, ne serait-ce que dans un premier temps, des obstacles liés aux stéréotypes circulant dans l'imaginaire occidental à propos du Japon ?*

Yoshihiko Kobayashi : Les étudiants que j'ai rencontrés connaissent mal le Japon et le temps pour les initier à la culture japonaise m'était compté. Mais le rôle de l'enseignant n'est pas de transmettre beaucoup de connaissances. Si j'ai réussi à inciter ces étudiants à approfondir leur approche, je crois que j'ai rempli ma tâche. Pour ce qui est des clichés touchant au Japon et de leur ancrage dans la réalité japonaise, je dois bien reconnaître qu'il reste par exemple, ici et là — comment le nier ? — quelques traces de militarisme, mais attachées à la génération qui a vécu la guerre et dont certains représentants occupent encore aujourd'hui des postes politiques ou administratifs importants. Il n'en reste pas moins que la société japonaise a considérablement évolué depuis cinquante ans. Et ma génération, qui s'est formée en démocratie, dans un contexte de pleine liberté de pensée et d'expression, a su conjurer les anciens démons.

L.U. : *Ne craignez-vous pas, dès lors, que la culture de masse japonaise — celle des "mangas", des dessins animés, des séries pour adolescents — qui se déverse sur nos écrans, dans nos librairies et sur nos consoles de jeux vidéo, ne suscite dans l'esprit des jeunes spectateurs occidentaux, en décalage avec l'évolution propre de votre société, un retour du vieux cliché d'un Japon prisonnier d'une mythologie belliqueuse ?*

Y.K. : Il m'est difficile de vous répondre : cette culture m'est presque totalement étrangère. Sans doute les films ou les jeux auxquels

vous faites allusion vous paraissent-ils d'une extrême violence. Mais nous concevons plus d'horreur au Japon à l'égard des représentations sanglantes diffusées par les films occidentaux, principalement américains, qu'à l'égard des scènes à forte dimension imaginaire de nos films de samouraïs ou de robots futuristes... Chez nous, la distance de la fable et celle de l'histoire — féodale ou anticipatrice — s'interposent entre la représentation et son impact, affaiblissant d'autant celui-ci. Les films américains, par leur violence réaliste, ancrée dans la société contemporaine, me paraissent autrement plus inquiétants...

L.U. : *Qu'est-ce qui constitue selon vous le ciment de l'identité japonaise ? Des valeurs communes, un langage, des systèmes de représentations ?*

Y.K. : Désormais, à l'échelle planétaire, les systèmes techniques et sociaux se ressemblent tous, à peu de choses près. C'est plutôt dans la

manière de gérer ces systèmes que les spécificités apparaissent. Contrairement à l'individualisme occidental, la mentalité japonaise repose sur l'esprit d'harmonie, qui se manifeste jusque dans une sorte de division du travail spontanée. La première constitution japonaise, qui date du VI^e siècle, dit dans son premier article que l'harmonie humaine est la chose la plus précieuse du monde. Ce principe plonge ses racines dans les origines paysannes de la société japonaise : le travail des rizières, en particulier, exigeait un intense travail de groupe. Chaque famille ne détenait qu'une petite parcelle. Lorsque le riz arrivait à maturité, il fallait que tous les villageois effectuent la récolte en une journée. Être aidé et aider les autres : cette condition essentielle du travail paysan s'est reproduite dans la mentalité du Japon industriel. L'harmonie des relations humaines s'empare sur la satisfaction des intérêts individuels. Quant au langage ou, plus exactement, à l'écriture, elle constitue sans doute un puissant vecteur de notre identi-

té, à tout le moins de notre différence. Il faut savoir que notre écriture se compose de signes alphabétiques spécifiquement japonais, fonctionnant comme des mots-outils, et de caractères idéogrammatiques d'origine chinoise. Il nous faut apprendre, avant de commencer à vraiment écrire, quelques centaines de caractères chinois. Chez nous, l'écriture précède la prononciation. Cette barrière de langue nous sépare assez nettement des Occidentaux.

L.U. : *Spécialiste de Diderot et de Voltaire, votre formation et votre itinéraire universitaire vous ont cependant porté vers une époque de notre littérature dominée par l'esprit d'analyse...*

Y.K. : Il s'agit là d'un fait à la fois d'ordre personnel et propre à une bonne partie de ma génération. Lycéen, je détestais le militarisme ambiant avec ses excès et ses délires. Aussi ai-je été attiré par la clarté logique de la pensée française. Pascal, Descartes, Racine ont été

mes lectures de prédilection. Mes premiers travaux universitaires portèrent sur Jean-Jacques Rousseau — ce qui n'était pas sans ambiguïté quant à mon attirance à l'égard de la pensée rationaliste du XVIII^e siècle. Aujourd'hui, je m'intéresse davantage à Voltaire. D'un point de vue plus général, lorsque les gens de ma génération, après la guerre, sont entrés dans l'enseignement supérieur, la France, initiatrice des droits de l'Homme, était considérée par nombre d'entre nous comme un pays de résistance : un symbole de la démocratie à laquelle nous aspirions envers et contre tous ceux qui, dans les années qui ont suivi la guerre, conspiraient encore à lui barrer la route. Y compris dans les rangs des intellectuels : Mishima par exemple.

L.U. : *Mishima est, en Occident, l'une des figures littéraires les plus connues de votre pays. Le regrettez-vous ?*

Y.K. : Pour vous dire le fond de ma pensée à ce sujet, je ne comprends pas du tout l'intérêt des Européens et surtout des Français à l'égard d'écrivains réactionnaires tels que Mishima ou Kawabata, qui soutenaient les partis les plus conservateurs. Je ne comprends pas pourquoi les Occidentaux, qui ont tant craint le militarisme japonais, admirent un écrivain aussi belléciste qu'un Mishima. Cela me paraît un effet curieux de la mentalité occidentale et un cliché particulièrement regrettable. Ohé, prix Nobel 1994 de littérature — qui condamne par exemple les essais nucléaires et lutte contre toute résurgence de l'esprit militariste — me paraît une figure autrement plus représentative de ma génération, formée dans le climat progressiste de l'après-guerre.

L.U. : *Apercevez-vous, au-delà de votre cycle de cours au CÉJUL, la perspective d'une collaboration plus durable ?*

Y.K. : Un projet se dessine dans mon esprit. J'en ai déjà entretenu votre recteur, qui l'a accueilli avec grand intérêt. Beaucoup d'étudiants japonais, je l'ai constaté, ont fait des études à Liège. Pourquoi ne pas constituer à Tokyo une association d'anciens — c'est chose courante au Japon — qui soutiendrait les activités du CÉJUL, favoriserait entre votre université et les nôtres des échanges d'étudiants ou d'enseignants et contribuerait, d'une manière générale, à faire mieux connaître chez nous les ressources et les capacités d'accueil de la ville de Liège ? J'ai l'intention en tout cas, dès mon retour, de m'employer à mettre sur pied une telle association, qui peut être aussi le moyen de contribuer à la compréhension mutuelle de nos deux cultures.